

# Béchar, ville morte

**Parcourir les rues de Béchar vous rend malade et vous donne la nausée. Des sacs en plastique aux couleurs multiples jonchent le sol ; les cartons d'emballage vides ayant servi la veille comme couchage ou parties de cartes se retrouvent ainsi abandonnés à la merci du vent et des bambins qui trouvent un malin plaisir à les réduire en miettes.**

Les ordures ménagères s'entassent, leur évacuation a été pourtant effectuée, les camions de l'APC sont passés à des heures régulières, mais les habitants des quartiers dont l'unique souci est de s'en débarrasser, les déposent hâtivement bien après le passage des éboueurs, contribuant ainsi à la prolifération de mouches, moustiques, cafards et d'autres insectes volants et rampants.

Partout, le même spectacle s'offre au visiteur. Les commerçants s'empresment de jeter tout ce dont ils n'ont plus besoin à la rue, devenant par la force des choses un vrai dépôt.

Il y a quelques décennies, Béchar, en été se vidait. Tous partaient pour des destinations très prisées : Oran, Alger, Mosta...

Aujourd'hui, on a quasi l'impression que personne ne bouge. Le mouvement incessant de voitures, de piétons qui arpentent les avenues achalandées est une jauge indicatrice d'une présence en pleine croissance. Les anciennes bâtisses des quartiers «La Barga et la Selis étaient les jadis prestiges d'une architecture bien étudiée, car les bâtiments sont disposés de telle sorte que le soleil ne pénètre que d'un seul côté. Toutes les pièces sont systématiquement aérées et ensoleillées d'une manière équitable.

D'autres quartiers populaires : Echaaba, Gouray, Hay Rhadi, Debdaba, Meroniger... n'échappent pas eux non plus au spectacle de débris volants et éparpillés favorisant la

croissance de rongeurs et d'animaux errants (chats et chiens).

Auparavant, le rat d'égoût n'existait pas. Aujourd'hui, il est là et constitue une véritable menace. Sans doute ramené accidentellement du Nord, il prolifère rapidement et gagne du terrain et le soir, en vraie farandole, il envahit l'oued.

L'oued, durant l'époque coloniale servait de petit barrage où de grandes étendues d'eau étaient retenues et permettaient à des nostalgiques, à bord de petites embarcations, une promenade qui n'avait rien à envier à Venise.

Il faisait bon d'y vivre ! Aujourd'hui, il n'en est rien. Les eaux usées ont pris le relais et une végétation sauvage a fait surface.

Sous les ponts, un spectacle de désolation. Des égouts à ciel ouvert. Pardi, on est en 2006 et le problème existe depuis plusieurs années et rien n'a été entrepris.

Si quelques aménagements timorés ont vu le jour et ont fini par disparaître, le manque d'hygiène reprend le dessus.

Amèrement, il faut l'avouer.

Actuellement, le constat est amer et il suffit de parcourir quelques avenues pour nous rendre à l'évidence que rien n'a changé et que certaines chaussées restent malheureusement défoncées et les conducteurs ne sont pas à l'abri de nids-de-poule.

Les eaux usées qui se déversent dans quelques quartiers rendent la vie



impossible et difficile à leurs habitants confrontés à ce fléau qui perdure.

La peinture a depuis longtemps fui les façades des habitations et le manque de crépissage nous rappelle certains quartiers de Baghdad.

Trois marchés couverts où sont proposés fruits et légumes constituent l'attraction quotidienne où chacun s'empresse de faire emplette. Les prix sont en dents de scie, tributaires des camions de Mascara.

La production locale étant infime et n'offre pas une grande variété (salade, carotte, betterave...)

Les autres marchés connus sous le nom de «Kandahar», étrange et énigmatique par ses toiles tendues afin de faire face aux rayons solaires, attire un bon nombre de clients, sans doute attirés par des offres alléchantes et des prix raisonnables qui restent pernicieux quant à la qualité.

Ce marché constitué de baraques et de charpentes métalliques n'a rien d'un marché. D'ailleurs, son appellation reflète bien son image.

L'eau, source de vie, n'est distribuée qu'un jour sur trois. Des réservoirs en tôle galvanisée, hérissés sur les toits et les terrasses, côtoient étrangement les assiettes paraboliques.

La plupart des habitants ont recours à ce stratagème qui leur permettrait de tenir le coup jusqu'à la prochaine «coulée». Les fraudeurs sont passés maîtres en la matière. On trouve des réservoirs cylindriques, carrés et rectangulaires.

Le reboisement dans la ville est absent pour ne pas dire inexistant et les quelques artères qui bordent la grande rue commencent à rendre leur dernier souffle. Rien n'a été prévu pour les remplacer.

Au Nord, par exemple, les arbres sont taillés régulièrement et démontrent amplement l'intérêt et l'importance que l'on accorde à la verdure.

Ici, ce sont de vieux «casurina» qui risquent à chaque instant de succomber à l'usure du temps.

Des arbres tels que le faux poivrier, l'accaci sont à conseiller.

L'on pensait que la région : Adrar, Aoulef, In Salah, connue sous le nom de «triangle de feu» était vraiment infernale et insupportable. mais on se rend compte que la ville de Béchar étouffe. La température n'est guère clémente, et le mercure n'hésite pas à graver et à dépasser les 45 degrés, pour atteindre au courant de l'après-midi les pics de 47°.

Oui. Tenez-vous bien. Passer l'été à Béchar est bien avec boulot-dodo.

Dans certaines avenues, des bonnes remplies d'eau fraîche avec un gobelet attaché à un fil sont disposées et permettent aux passants assoiffés de se désaltérer.

Certains habitants du nord se demandent comment les «Béchari» font pour affronter et survivre dans cette chaleur torride.

A Oran, le taux d'humidité en été est très élevé et parfois l'on suffoque.

Ici par contre, le climat est sec. Il faut éviter d'être en contact direct et trop longtemps avec le soleil car on frise l'insolation. Une fois à l'abri de façades et d'arbres ombragés, on respire mieux.

Les domiciles, magasins et administrations sont équipés d'humidificateurs et de climatiseurs. Les premiers fonctionnent à l'eau et sont très économiques en électricité. Les seconds monoblocs ou split (double corps) rendent l'atmosphère agréable et permettent de faire une bonne sieste.

Car, ici, elle est sacrée et personne n'y échappe. Ceux qui utilisent les ventilateurs ne reçoivent que l'air chaud brassé par des hélices grinçantes.

Les administrations qui, achalandées dans la matinée demeurent pratiquement vides l'après-midi et l'on devra penser sérieuse-

ment à revoir les horaires et opter pour des heures plus souples de 7 à 14 heures.

La circulation demeure chaotique et il faut user non pas du coude, mais du pare-choc pour se faufiler afin d'arriver à destination. Une seule voie bondée de piétons inattentifs et imprudents vous conduit au centre-ville.

C'est un ballet de voitures, de motos et de vélos qui animent les artères de la ville. On se croirait en Inde.

Les taxis et les transports urbains font la loi, faisant fi du code de la route, s'arrêtant n'importe où sans aucune indication.

Leur seul souci, c'est la pièce jaune.

On conduit encore portable collé à l'oreille, et quand le conducteur est pris en flagrant délit, il se confond en excuses et rétorque que c'était une urgence. Il le remettra tantôt.

Les débits de boissons existent et nombreux sont ceux qui préfèrent aller «s'exiler» loin des regards indiscrets, pour s'adonner à des beuveries qui, souvent, se terminent en rixes.

Si dans certaines administrations, l'accueil que l'on vous réserve est digne de l'institution, dans d'autres c'est le tohu-bohu généralisé et il faut, parfois, user de la gorge pour se faire entendre et respecter. Alors que nous pouvons éviter cette zizanie et cette cacophonie qui nous sapent le moral.

Il y a quelque temps c'était la ruée devant la maison de la culture où l'on distribuait des appareils WLL, gratuitement.

Des personnes, sous un soleil de plomb, attendent d'être servies. Elles sont venues tôt le matin et c'est à travers la grille que des bras vigoureux récupèrent le carton. Un spectacle décevant et qui nuit à l'image de marque d'Actel.

Pourtant, cette campagne dure bien un mois.

Mais que voulez-vous, cette séquence nous renvoie aux anciennes pra-

tiques où les grandes surfaces déteignent le monopole de tous où les queues interminables étaient une légende. Heureusement, aujourd'hui, le marché est inondé.

Les habitants, pour se rafraîchir préfèrent se baigner dans des étangs et des mares qui souvent font plus de victimes que d'heureux. Certes, les bassins privés existent, mais l'entrée payante répute les plus démunis qui se rabattent vers la gratuité synonyme de danger.

Ainsi, des familles se retrouvent endeuilées, car les bambins n'ont pas mesuré l'ampleur d'un tel acte ; celui de se baigner dans les étangs qui constituent un véritable piège.

La radio locale a beau multiplier les recommandations. Les enfants font fi et ne font qu'à leur tête et le prix à payer est malheureusement lourd de conséquence : mort par noyade.

Des colonies de vacances organisées par des associations permettraient indubitablement de goûter à la joie des vacances et de la mer et mieux récupérer après une année scolaire bien chargée.

Le seul endroit qui permet aux citadins, un tant soit peu, de s'évader, de se défouler et de tuer le temps est la grande place du centre-ville, jadis appelée «Place du chameau».

Les joueurs de cartes, de dames en occupent une bonne partie tout l'après-midi, ils sont détrônés par les revendeurs de portables. La convoitise et la tentation sont trop fortes.

Un autre espace : «brannique», réservé à l'achat de confection, de chaussures et d'autres objets hétéroclites attire bon nombre de visiteurs. Ce sont surtout les femmes, qui détrônent les hommes.

Et souvent, accompagnées de leur progéniture et de voisines, elles palpent, retournent l'objet en question, marchant devant le commerçant qui finit par céder à la vue d'une escarcelle dont la fermeture éclair craque, mettant en exergue quelques billets.

A la sortie de la ville, du côté de la route qui mène à l'aéroport, ce sont des tonnes de gravas qui s'entassent et une image négative de l'environnement ainsi bafoué.

C'est une manière insipide d'agir ainsi. Il reste beaucoup de choses à faire et à changer.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Chacun est concerné, chacun est responsable et notre devoir est de nous unir afin d'en relever le défi et faire de la ville de Béchar une ville propre.

A bon entendre.

El-Hachemi

## INCENDIE AU SUD

### DE RELIZANE

## Dix-neuf hectares de forêts ravagés par le feu

Cela fait plus de 48 heures qu'un important incendie ravage une zone fortement boisée dans les monts de l'Ouarsenis au lieu-dit Ouled-Ziane, relevant de la daïra de Ramka, situé au sud du chef-lieu de la wilaya de Relizane. Le feu, a-t-on appris, s'est déclenché vendredi dernier dans l'après-midi, dévorant quelques hectares de maquis, de broussailles et de forêts. Le sinistre a pu être maîtrisé malgré la densité de la forêt, du relief, des accidents et des vents violents soufflant du sud. Malgré ces conditions, les agents forestiers, les sapeurs-pompiers, les agents de la daïra ainsi que la participation de la population riveraine, fortement équipés en matériels adéquats, ont tenté hier à 12h15 de circonscire les flammes.

Il est à signaler que quatorze foyers d'incendie sont ainsi survenus dans la wilaya de Relizane depuis le début de la campagne, où près de 90 ha toutes végétations confondues ont été la proie des flammes.

A. Rahmane